

Numéro du samedi 20.11.2010

De Calais, Michèle est partie faire le tour du monde avant de se fixer en Thaïlande Michèle Jullian, une Calaisienne à la croisée du monde



Massage à Bangkok pour Michèle Jullian.

Des yeux bleus transparents, le sourire facile, des bijoux colorés, un appareil photo en bandoulière et un ordinateur pour rester connectée au monde, Michèle Jullian, Petit de son nom de jeune fille, ne fait pas ses 65 ans, comme si les voyages conservaient.

Michèle a grandi face au port de Calais, avec un père ingénieur aux Pâtes à papier. Chaque nuit, elle a été bercée par la lumière intermittente du phare, au gré de ses lectures de livres d'exploration. « *Je voyais les bateaux arriver et la lumière du port éclairer ma chambre toutes les trente secondes. J'avais envie de découvrir autre chose que ce qui m'entourait.* » De ces longues nuits passées à rêver, Michèle a vite pris la décision de quitter Calais. « *Ce n'était pas une ville dans laquelle j'avais envie de rester. On était trois filles qui se suivaient. J'étais l'aînée, j'étais très solitaire, toujours plongée dans les livres, avec l'envie de découvrir le monde.* » Avec ses parents, Michèle a un avant-goût du voyage. « *Très jeunes, on bougeait souvent en France, on avait notamment fait les châteaux de la Loire à vélo* », se souvient-elle.

Michèle garde ainsi un souvenir très précis de sa découverte d'autres horizons : « *On était allés à l'exposition universelle à Bruxelles. On passait de stand en stand. On croise un vieil oncle qui avait l'oeil pétillant en parlant du pavillon du Siam. Je n'avais jamais entendu parler du Siam, mais de voir la flamme dans son oeil bleu, ça m'a émue. On y est allés. On a enlevé nos chaussures, on marchait sur le bois de teck, il y avait une cascade, des femmes*

poupées magnifiques qui nous accueillait. Tous mes sens étaient en éveil. Je me suis juré qu'un jour, j'irais au Siam.

Enfin en Thaïlande. C'était un rêve car il n'y avait pas encore toutes les possibilités de voyage en avion à cette époque. » La jeune fille a déjà le caractère bien trempé et sait ce qu'elle veut et ne veut pas. « J'ai fui l'école, ça ressemblait à quelque chose de rigide et à un endoctrinement pour moi. Je me disais que je voulais apprendre toute seule. J'ai travaillé un moment avec mon père aux Pâtes à papier et quand j'ai eu l'âge légal de me tailler, je suis partie en Angleterre, j'ai aussi travaillé sur un bateau suédois, puis en Espagne pour apprendre l'espagnol. »

Une vie de bohème de ville en ville

Michèle découvre le monde et la vie bohème, multiplie les petits boulots et les villes visitées. Et puis, elle rentre en France au bout de quelques années... « *A un moment je suis rentrée dans le rang, je me suis mariée* », s'amuse-t-elle. Enfin, façon de parler... Les jambes la démangent et l'envie de voyager la reprend vite... pour le voyage de noces. « *On n'avait rien, juste une vieille 2CV, on est parti dans le Sahara marocain, on dormait dans la voiture. En rentrant, on n'avait pas de casserole, pas de vaisselle mais on s'est dit que c'était plus intéressant de voir le monde...* » Après avoir eu un premier garçon, « *on s'est dit qu'un deuxième enfant, ça serait bien* ». Ils décident d'aller au Vietnam pour adopter. « *C'était très compliqué, le pays était en guerre.* » Ils fuient les bombes par le Laos, avant d'arriver en Thaïlande. « *On s'est rendu dans un orphelinat. Les enfants étaient là dans les berceaux. Il y avait une fille qui pleurait.*

Instinctivement, j'ai été vers elle et je l'ai prise dans mes bras pour la calmer. Elle a mis sa tête sur mon épaule et s'est calmée. Ça a été elle. On est revenu la chercher l'année suivante avec nos économies. » A l'époque, Michèle fait du secrétariat dans une importante boîte américaine.

Un tour du monde avec ses deux enfants

Peu de temps après, Michèle largue à nouveau les amarres pour un tour du monde avec son mari et ses deux enfants, âgés de 3 et 5 ans.

« *Une fois en couple, on avait, comme tous les jeunes, acheté à crédit une maison, mais ça n'allait pas avec nos envies de voyager. On a trouvé un couple pour reprendre le crédit. Puis mon premier mari a hérité d'un oncle, c'était pas important mais assez pour partir. Alors on est parti* », se souvient-elle.

Le couple a acheté un billet sans date avec onze escales. « *On faisait des sauts sans savoir combien de temps on allait rester.* » Asie, Australie, Polynésie, île de Pâques, Amérique du Sud... Le couple se contentera d'un stop-over au Sénégal, « *l'Afrique ne nous attirait pas* ». De ce tour du monde, Michèle gardera le virus du voyage, qui ne l'a jamais quittée depuis, et une foule de souvenirs.

Sur place, ils enchaînent les petits boulots, pour vivre, avant de changer de pays, quand ça leur chante. Le fils de Michèle a ainsi appris à lire en Australie. Michèle a le coup de foudre pour Bali, avant d'enchaîner sur le reste de l'Indonésie, Sumatra, Java, la Malaisie « *où j'ai donné des cours de français* », Taïwan, Hong-Kong, les Philippines, Bornéo. Et ensuite l'Inde.

Puis l'Australie. *« J'ai fait tous les métiers : dans une laverie, j'ai vendu des chaussures dans une boutique assez chic, dans une agence immobilière pour les locations à la semaine... »* Le voyage se poursuit : îles Fidji, Tahiti *« où j'ai travaillé à la réception d'un hôtel. On avait l'idée d'y rester mais Tahiti c'est une carte postale, on n'aurait pas pu y vivre. C'est un pays de vacances. La culture, je l'ai surtout ressentie en Asie, en Thaïlande ou au Laos. A Tahiti, la violence était latente à l'époque. Il y avait toujours l'atoll de Mururoa et les essais nucléaires. »* Ensuite il y a eu l'île de Pâques. Son fils tombe malade. Mais impossible de prendre un vol pour le Chili, pour lequel il n'y avait que deux vols par semaine. Toujours pleins. *« On s'est retrouvé coincé sur l'île, à chaque fois que l'avion passait, on allait à l'aéroport - une baraque en bois - pour tenter d'embarquer. »*

Péripéties sur l'île de Pâques

In extremis, après plusieurs jours d'attente, la famille décroche quatre places dans un vol pour le continent sud-américain. Arrivé au Chili, son fils est hospitalisé pour septicémie. *« Si on n'avait pas eu la chance de prendre cet avion, je ne sais pas ce qu'il serait advenu de notre fils. Des fois on doit avoir une étoile. La vie de mon fils s'est jouée sur quelques heures. »* Michèle reconnaît des *« moments d'angoisse »* lors cette aventure. *« Mais quand on voyage avec des enfants, les nécessités primaires de manger et dormir font passer les angoisses au second plan. Mon fils était "blanc et blond", ma fille "noire", les regards et la curiosité se concentraient sur eux. On n'a jamais eu de problèmes graves. Les angoisses, je les ai eues, rétrospectivement, et plus tard. »* Si Michèle n'a cessé de voyager, elle n'a pas transmis sa passion à ses enfants : *« J'ai entraîné mes enfants sur des chemins... Je ne leur ai pas filé le virus. Pour eux partir comme je l'ai fait, c'est inimaginable. Mais les temps sont différents aussi. A la fin des années 70, vous saviez que lorsque vous rentriez d'un tour du monde, vous alliez retrouver du travail. Aujourd'hui partir un an, c'est prendre des risques qui étaient nettement moindres à l'époque. Les voyages de jeunesse des années 70 sont des voyages de routards. Dans les avions, il n'y avait que des jeunes Européens. Aujourd'hui, à 90 % ce sont des Asiatiques. On ne voyage plus, on fait du camping près de chez soi pour des raisons économiques. L'Européen voyage sac à dos alors que les Asiatiques dépensent un max. Ce n'est plus la même époque. »*

Claire DUHAR

Après avoir posé ses valises à Paris, Michèle Jullian est repartie vers l'Asie, qui la fascine

« Le mystère de l'Asie m'attire toujours »



Préparation d'une coiffure Miao dans la province du Guizhou en Chine. Une Karen fumant la pipe à la frontière birmane.

L'Asie, c'est désormais la vie de Michèle Jullian. *« Il y a quelque chose du domaine du mystère qui m'attire et m'intrigue en Asie, quelque chose que je n'ai pas encore percé et que j'espère bien ne jamais percer.*

Ce serait même plutôt l'inverse : plus j'avance dans l'étude de la culture thaïe, par exemple, plus je me rends compte qu'il y a plus encore à découvrir. C'est ça mon idée du voyage... un chemin qui ne s'arrête pas, un vagabondage dans la culture et les langues. Connaître une langue, c'est entrouvrir une porte sur le mystère. Sinon vous êtes devant une porte fermée.

« Voyager c'était probablement dans « mes gènes. Il faut avoir certaines dispositions, et un vrai goût de l'aventure, reconnaît Michèle. Mon idée du voyage, c'est savoir mettre en jachère sa propre culture pour laisser une chance à celle de l'autre de pousser à côté de la vôtre. Sans renier la sienne ni adopter l'autre complètement c'est un drôle de mélange... comme disait Paul Valéry : "Enrichissons-nous de nos mutuelles différences". Chaque voyage est une aventure personnelle ; et en solitaire.

« Pour cette Calaisienne installée en Thaïlande, le voyage « reste une aventure personnelle. A deux on est dans une bulle. Seule, les gens viennent vers vous. et puis, on n'est responsable que de soi-même. », confie Michèle : « Pas facile de voyager avec quelqu'un qui se lève à 5 h du matin pour faire une photo ou qui attend des heures pour attraper la bonne lumière. C'est définitivement une aventure solitaire, sans être jamais être seule. C'est le beau paradoxe du voyage . »

Des moments uniques

Voyager et photographier vont de pair, photographier des ethnies isolées, saisir un regard, un sourire. « *Ce sont des moments uniques.* » Principalement avec les femmes avec lesquelles se crée « *une complicité immédiate* ». « *La photo, c'est une aventure à deux. Une sorte de miroir qui vous renvoie à vous-même. Vous recevez ce que vous donnez. Les femmes m'ont souvent fait le don de leur image, de leurs rires... résultat d'une complicité muette lorsqu'il n'y a pas la langue comme échange. J'ai ressenti des liens très forts avec certaines femmes, comme si nous étions soeurs. D'ailleurs en Thaïlande, en Chine, et dans d'autres pays d'Asie, on s'appelle grande soeur ou petite soeur. Ces femmes que je photographie, jeunes ou vieilles, elles sont belles, elles représentent souvent la tradition, que ce soit en Chine, en Inde ou dans les ethnies de montagne thaïlandaise avec les Karens par exemple..* » Depuis son pied à terre à Chiang Mai, Michèle ne se lasse pas de parcourir le continent asiatique. « *Quand j'avais 20 ans, je voyais des gens d'un certain âge voyager, je trouvais ça admirable, je les enviais, et me disais "un jour... moi aussi..." et aujourd'hui je fais encore ce que je faisais à 20 ans et même plus car j'ai le temps !* » La Chine l'attire de plus en plus, pas les régions touristiques par contre. « *Je suis allée quatre fois dans le Yunnan, le Guizhou, dans les contreforts de l'Himalaya. Ce qui m'intéresse, ce sont la culture, la tradition, qui disparaissent à une vitesse hallucinante.* » Dernièrement, Michèle est retournée en Inde. « *J'y étais déjà allée trois fois sans avoir vu le Taj Mahal. Un ami m'avait dit "Tu verras, c'est l'un de mes plus beaux souvenirs."* Alors j'ai acheté mon billet d'avion et me suis embarquée pour le Rajasthan. J'ai été plus émue par les femmes que par le Taj Mahal ! » Michèle maîtrise l'anglais, l'espagnol, le thaïlandais, l'indonésien, et se débrouille aussi en mandarin. « *Moi qui n'ai pas appris grand chose à l'école où tout me semblait rébarbatif, fastidieux, je n'ai eu que plus tard cette folle envie d'apprendre et de comprendre, des envies qui ne s'arrêteront qu'à ma mort. En ce qui concerne l'apprentissage des langues, l'envie et la volonté suffisent. Les gens qui disent "je n'ai plus l'âge" me font rire ! Le cerveau c'est comme les muscles. Il ne s'use que si on ne s'en sert pas.*

» Le hasard et le destin occupent une place prépondérante dans sa vie. « *J'ai eu de la chance, une bonne étoile sûrement, car il m'est arrivé de prendre des risques. Lorsque j'enseignais à des karens dans la jungle, c'était vraiment loin de tout et les routes étaient dangereuses, on me demandait : "Tu n'as pas peur ?" Je répondais : "Non, je ne crains qu'une chose : les moustiques. Jamais les gens !"* », sourit-elle.

Claire DUHAR

Michèle Jullian a publié cet été son premier livre, sur son continent de prédilection... l'Asie

Théâtre d'ombres sur la Thaïlande



Photo d'une jeune Karen à la frontière birmane et cliché de rizières dans le soleil levant en Chine dans la province du Yuanyang.

Marcel Jullian avait toujours dit à sa femme Michèle d'écrire. Ce n'est que depuis sa mort, en 2004, que la Calaisienne s'est lancée dans cette nouvelle aventure.

« Je comprends aujourd'hui que dès l'instant où l'on s'investit dans l'écriture, tout le reste autour devient moins important. Ça vous brûle. Ça devient une nécessité. » Naturellement, c'est sur l'Asie que s'est portée la plume de cette Calaisienne. *« Je voyageais, j'écrivais des petits récits sur la Chine, sur les voyages. »* Son agent la met alors au défi d'écrire un livre. *« J'avais besoin que quelqu'un croie en moi pour me lancer. »* Le livre Théâtre d'Ombres (Editions de la Fremillerie) s'est construit progressivement au fil d'une écriture quotidienne. *« Je souhaitais évoquer le problème des amours, des relations interculturelles... et de leurs difficultés parfois insurmontables. »* Une fois le manuscrit achevé, Michèle l'a *« envoyé à trois maisons d'édition, un petit éditeur m'a répondu tout de suite en me disant oui. »* Et à écrire tous les jours, Michèle en a noirci des pages de papier... Un deuxième livre est déjà en préparation - *« il est aussi sur l'Asie. Il traite de l'amnésie et des problèmes avec les Karen. »* Les Karen, un sujet qui lui tient à coeur (lire ci-contre) depuis qu'elle a enseigné l'anglais dans un camp de réfugiés à la frontière birmano-thaïlandaise. Les droits d'auteur de son livre seront ainsi reversés à cette minorité brimée.

Le livre commence par l'enterrement de Peter, un scénariste parisien ultra célèbre, avant de partir en Thaïlande, pour un road-movie où l'on découvre Marie, sa fille, qui part à la recherche d'un bébé que son père aurait fait à une femme d'origine Karen au cours d'un de ses voyages d'affaires à Bangkok, avec le journal de sa mère, Florence écrit 30 ans plus tôt, au cours de ses voyages en Asie, et qu'elle confie à sa fille au moment de son départ pour Bangkok. *« Le récit romanesque se déroule sur fonds politico-socio-culturel actuel : révoltes des "jaunes" à Bangkok, situation des réfugiés Karen à la frontière birmane, valse de premiers ministres, découverte de la culture Karen et de la Thaïlande profonde... autant de prétextes pour mieux faire connaître ce pays - sorte de Baléares asiatiques - bien trop visité et finalement trop mal connu »,* explique Michèle.

Un blog à la croisée des cultures

En début d'année, cette Calaisienne s'est lancée un nouveau défi et a tenu pendant deux cents jours un blog quotidiennement - « *une femme à la croisée des cultures* » - où elle raconte des anecdotes sur la vie en Asie, ses spécificités, les conflits entre le pouvoir et les chemises rouges, les problèmes sociologiques, économiques et culturels... Quelque 2 500 à 3 000 personnes ont pris l'habitude de lire quotidiennement ces petites nouvelles et de découvrir de nouvelles photos. Après l'avoir laissé en sommeil, elle l'a repris dernièrement, pour témoigner aussi des événements en Thaïlande, son pays d'adoption. « *On ne peut pas se laisser simplement éblouir par un pa ys, il faut aller au-delà des apparences. La Thaïlande n'a jamais été colonisée, elle est restée unique, a gardé une fierté particulière que les autres pays d'Asie n'ont plus.* » Elle est intarissable sur cette culture qu'elle découvre encore tous les jours, surnommée « *la culture du sourire.*

Malgré les difficultés, les Thaïlandais gardent le sourire. » Mais derrière ce sourire, difficile de discerner les états d'âme. « *On ne dévoile pas ses sentiments. Tout est toujours caché, il faut apprendre à voir, à comprendre ce qui se cache derrière le sourire. C'est aussi normalement la culture de la non-confrontation.* » Michèle s'est éprise d'un professeur thaïlandais, et « *aimer est un challenge de chaque instant. Le chemin vers l'autre doit se faire par tous les deux. C'est très dur, il faut essayer de se comprendre à chaque instant. Manger, c'est culturel, dormir aussi ! La façon de ne pas embrasser est culturelle... et l'amour, pour les Thaïs, c'est la sécurité, prendre soin de l'autre. Ce n'est pas la même signification qu'en France.* »

« Calais, c'est un peu le bout du monde »

Par comparaison avec cette culture du sourire, son pays lui semble aujourd'hui « *maussade. il n'y a pas de regards qui s'allument dans la rue, je suis une anonyme* ». Elle apprécie alors d'autant plus « *la gentillesse des Calaisiens* », chaque fois qu'elle y revient pour voir son père de 88 ans. « *Calais, c'est un peu le bout du monde pour moi aujourd'hui, c'est exotique. Tout ce que j'ai fui, je le retrouve avec plaisir. Quand j'entends l'accent, ça m'émeut.* »

Claire DUHAR

Un livre au profit de l'ethnie des Karen

Les Karen sont un groupe ethnique tibéto-birman de 4 à 5 millions de personnes, dont 90 % environ vivent en Birmanie et 10 % en Thaïlande. La junte militaire birmane est en conflit depuis 1948 avec la guérilla karen, qui l'accuse de nettoyage ethnique.

Tout au long de leur histoire, les Karen ont été tributaires de la politique des États dominants qui les ont combattus ou ont cherché à les assimiler. Leurs territoires ont été successivement le théâtre d'affrontements entre Môn et Birmans, Birmans et Thaïs, Birmanie et Empire britannique...

En avril 1937, l'autonomie de la Birmanie, détachée de l'Empire des Indes, a pour conséquence l'instauration d'un système législatif bicaméral : sur les 132 membres de la chambre basse 12 sont élus par les Karen, mais ces timides tentatives pour intégrer à la Birmanie des peuples qui ne l'ont jamais été - même s'ils en ont subi la suzeraineté - vont être anéanties par l'invasion japonaise et l'accession à l'indépendance de l'Union birmane.

Les Karen revendiquent la création d'un État Karen autonome auprès de la Grande-Bretagne, puis des premiers dirigeants du Myanmar. Les dirigeants Karen qui n'ont pas obtenu satisfaction par la voie légale vont bientôt, comme d'autres minorités ethniques du Myanmar, passer à la lutte armée pour obtenir leur État qu'ils appellent le Kawthoolei. Les multiples insurrections qui éclatent dans tout le pays favorisent d'abord leur action, mais la prise en mains du pouvoir par les militaires tourne à leur désavantage.

A la fin des années 80, la répression accrue de l'armée provoque un raz-de-marée vers la Thaïlande de réfugiés ethniques et politiques qui n'a pas cessé depuis.

Les Karen connaissent aujourd'hui des conditions de vie très différentes selon leurs lieux de résidence : zones occupées par l'armée birmane, camps de réfugiés, autres régions.

Des camps de réfugiés ont été installés en Thaïlande le long de la frontière à partir de 1984 pour une dizaine de milliers de personnes. En Juillet 2007, il y avait, selon le Comité des réfugiés Karens, quelque 140 000 personnes réparties dans sept camps principaux qui vivent du soutien financier de l'Union européenne, des États-Unis, d'une aide de base du Thailand Burma Frontier Consortium et de services organisés par diverses ONG.

Théâtre d'Ombres, éditions de la Fremillierie